

Le fleuve Canada

Serge Bouchard

La tyrannie de la rumeur

Number 62, Fall 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/80144ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bouchard, S. (2015). Le fleuve Canada. *L'Inconvénient*, (62), 7-8.



LE FLEUVE CANADA

Serge Bouchard

La rumeur court que le fleuve nous appartiendrait...

J'ai grandi sur les rives du fleuve, au bout de l'île de Montréal, entre 1950 et 1960. Il était si large, le fleuve, si puissant, toujours changeant, parfois gris, souvent brun, quelquefois bleu. Les grands trembles de la pointe aux trembles avaient poussé au bord de l'eau sans que personne les remarque, autrement que pour les abattre quand ils étaient trop gros, parce qu'ils étaient trop gros. Des ormes centenaires avaient l'œil sur le fleuve depuis de très nombreux hivers, avant qu'on ne les fauche eux aussi, pour faire des stationnements ou de pauvres duplex, avec vue sur la rue.

Les grands et les petits navires descendaient et remontaient le courant, les uns vers Québec et l'océan, les autres vers le port de Montréal. Il y avait les bateaux de plaisance, l'*Island King* et le *Richelieu* qui s'en allaient à Tadoussac et au Saguenay, les différents *Empress* en partance pour Liverpool. Des cargos anonymes arrivaient de partout dans le monde, des cargos de bandes dessinées qui ressemblaient au bateau du capitaine Haddock ou du capitaine Allan dans Tintin. Des barges, des remorqueurs. Au pied du vieux quai Saint-Jean-Baptiste, derrière l'église, quelques petits yachts en bois verni, de modestes embarcations, des chaloupes, peut-être des verchères.

Oui, j'ai grandi sur les rives de ce grand fleuve. À Repentigny, nous nous baignions dans ses eaux durant les chaleurs de l'été. Les vagues des gros bateaux nous faisaient une manière d'océan. Nous en attendions de belles quand l'eau se retirait beaucoup à cause du fort tirant : nous savions que des vagues de retour allaient nous faire crier de joie, nous, les enfants. Il était facile de rêver. Le courant charriait des images et des images, je voyais des forêts virginales, des arbres colossaux dont les grosses branches surplombaient l'eau, je voyais des visages cuivrés, des âmes algonquiennes, des esprits bienveillants. J'avais dix ans, mon vélo appuyé sur un orme, et moi assis sur mes chevilles, les mains sous le menton, à regarder passer des fantômes sur le fleuve, des bateaux imaginaires, des canots et des barques, des voiliers, des hérons géants, j'étais comme au théâtre, bien mieux qu'au cinéma. Je me mettais dans la peau d'une vieille quenouille, je songeais aux poissons et aux ouaouarons. J'imaginais des choses enfouies au fond de l'eau, des trésors, des épaves, des objets d'un autre temps.

Les gens pêchaient de la barbotte, des anguilles américaines, des esturgeons vénérables, des maskinongés, de grands brochets, des dorés, de l'alose, de la lotte, de la oui-

toucher, de la perchaude. Et tout au bout, tout au bas de la chaîne alimentaire, les précieux appâts, les ménés. Il existait une société des amoureux du fleuve. Petit peuple des chenaux, des marais et des îles de l'archipel, il s'en est chassé du gibier d'eau, il s'en est tué de beaux canards. Mais il s'en est noyé, des jeunes gens imprudents. Le fleuve a en mémoire tellement de passages. Tout est passé par là : les explorateurs, les voyageurs, les diplomates des guerres indiennes, les guerriers de Piskaret, les hommes d'Iroquet, les réfugiés ouendats, les ballots de fourrures, Pierre-Esprit Radisson, Jeanne Mance, Louis Jolliet, les descendants du Borgne de l'île, les radeaux de bois. Voilà la route qui mène au cœur de l'Amérique, celle qui conduit aux Grands Lacs, aux Pays d'en Haut, jusqu'au Fond du Lac justement, chez les Saulteux et chez les Sioux. Au Michigan, la tête de ces eaux-là touche aux premiers ruisseaux qui font la source du Mississippi, juste derrière Prairie du Chien, au Wisconsin.

Tout cela aurait pu sentir l'histoire, avec l'école pour nous le rappeler, des cours sur l'eau tout simplement, sa manie de couler, ce qu'elle charrie de mémoire, avec des monuments et des plaques commémoratives honorant le puissant fleuve. Mais il n'y avait rien en vérité. On ne nous a rien dit. On ne nous a même pas enseigné l'archipel de Montréal, l'histoire de la rivière des Prairies, l'origine réelle d'Ahuntsic, l'île Jésus, les Mille Îles, les courants, des rapides de Lachine jusqu'au chenal du Moine. À Pointe-aux-Trembles, à cause de ce silence et de cette amnésie, il fallait imaginer l'âge du vieux moulin à vent, laissé à l'abandon sur un terrain vague entre la rue Notre-Dame et le fleuve. Pas un mot sur sa nature, sur sa valeur, sur son passé, son avenir. Cette génération n'avait pas le culte des ruines. Le chemin du Roi, la plus ancienne voie publique en Amérique, n'avait rien d'une avenue historique. C'était une rue, une simple rue.

Il aurait pu s'appeler *Canada*, le fleuve. C'est sous ce nom qu'il apparaît pour la première fois dans les archives de l'Europe. Mais il n'a pas eu la chance du Mississippi, qui a gardé son nom algonquien de « Grande Rivière ». Le mot *Canada* est quant à lui un terme iroquoien dont on discute encore aujourd'hui le sens ; il y a là-dedans une idée de village, une idée de cabanes, autant dire de bâti. Mais peu importe. Le fleuve s'appelle désormais Saint-Laurent. Il faut aimer les saints, il faut aimer Laurent, l'oreille s'habitue à tout. Il n'est pas grand, le fleuve, il n'est pas beau, il est saint. J'ai grandi

dans la paroisse Saint-Enfant-Jésus sur les bords du Saint-Laurent. Je fus plus tard à Saint-Marcel, avant de me marier en l'église de Sainte-Maria-Goretti. Le fleuve coule certainement des eaux bénites, grande réserve des goupillons canadiens-français. Nos ancêtres avaient la manie des Espagnols : coloniser en sanctifiant, en multipliant les calvaires et les signes de croix. Dans l'Amérique espagnole, tout est béni, San Salvador, San Diego, Santa Cruz, San Francisco, San Cristobal, tous les saints y sont passés, comme au Canada français. Tuer le monde et bénir la ruine, voilà la mission. Cependant, ici s'arrête l'immaculé des saints. Car, il faut le dire, les saints ont les mains sales.

J'ai grandi sur les bords du fleuve, dans la fournaise du progrès. Les entrepreneurs jetaient les débris de construction sur les berges, pour remblayer les battures, pour agrandir les terrains, pour un tout, pour un rien. On faisait disparaître les marais. En fait, le ciel était jaune, l'eau était noire. Il a souffert, ce fleuve, il a souffert tous les martyres de la sainte industrie. Les raffineries Esso, Texaco, Shell, Fina, fiertés nationales de la prospérité, toutes concentrées dans l'est de la ville de Montréal, déversaient jour et nuit leurs résidus pétroliers directement dans le courant du fleuve, si bien que la surface de l'eau était noire comme dans ce qu'on appelle aujourd'hui un « déversement catastrophique », mais qui s'appelait alors le cours normal des choses. Nous, les enfants du petit peuple, nous nous baignions dans un égout à ciel ouvert tout autant que dans un bassin de rejets industriels. Le mot *écologie* n'existait pas, on le sait bien. La destruction sauvage de la nature battait son plein, c'était l'époque où les plans d'eau étaient des dépotoirs.

En descendant le Saint-Laurent, le désamour suivait son cours. Dans une de ses plus belles parties, entre Québec et Sainte-Anne-de-Beaupré, on a construit une autoroute, brisant, cachant et insultant le fleuve sur une longue distance, violant ses battures, gâtant des perspectives d'une richesse unique au monde. Les Anglais de l'Ontario et les Américains de la Nouvelle-Angleterre, eux, l'ont trouvé beau en son estuaire, à Cacouna, à La Malbaie, à Tadoussac et à Métis-sur-Mer. Il s'y construisait des cottages en 1867, déjà. Le très détestable John A. Macdonald y possédait une maison d'été. Les jeunes Américaines se baignaient, les jeunes Anglaises aussi, on vantait la valeur de ces eaux fraîches, la santé du climat. Les Anglais l'ont même trouvé beau, le fleuve, jusqu'à la Moisie, où ces messieurs exerçaient leurs privilèges exclusifs de pêcheurs sportifs au saumon, et jusqu'à Anticosti, une île monumentale et paradisiaque que nos élus de l'époque n'hésitèrent pas à vendre à un chocolatier français. Fleuve à vendre, rivières à vendre, îles à vendre, nos tristes élus croyaient représenter un peuple de vendus.

Les Canadiens français, eux, ne se baignaient pas, ils ne chassaient pas des trophées, ils ne pêchaient pas le saumon avec le lancer aristocrate des précieux de ce monde. Sur le fleuve et dans l'estuaire, ils travaillaient, guidaient, transportaient, pêchaient pour survivre. Ils ne parlaient même pas de leurs superbes goélettes, de leur talent pour les construire, de leur génie pour les conduire, de leurs chasses au loup-marin, de leurs pêches à la morue, au maquereau, à l'anguille, à tout ce qui mordait, des chargements de pitounes sur les quais de la Gaspésie, en vérité, ils ne tiraient aucun orgueil du fleuve. Les gens de ce pays se tenaient pour ordinaires.

Petit garçon, j'ai vu passer à Pointe-aux-Trembles le yacht privé de la reine d'Angleterre, il était bleu, il ressemblait à un trois-mâts. Nous n'aimions pas la reine, encore moins les Anglais, ces garçons malcommodes qui vivaient de l'autre côté de la rue Marien, ces fils des patrons riches des raffineries, mais nous aimions les bateaux et la nouveauté ; nous sommes accourus sur le bord de l'eau pour contempler cette silhouette merveilleuse d'un faux voilier qui ne servait à rien d'autre qu'à promener une famille royale. J'ai compris alors le sens de l'inutilité, du luxe et de l'arrogance. Nous avons vu passer des bateaux de guerre, ils étaient gris, lisses et propres, ils étaient beaux, et nous étions inquiets de les voir se salir en remontant des eaux aussi noires et huileuses.

J'ai aussi souvenir des régates, des courses de petits yachts rapides. En ce temps-là, ce n'était pas donné à tout le monde d'avoir de puissants moteurs hors-bord. Nous aimions ce bruit infernal, car le son de ces moteurs était impressionnant. Il faut dire que ces courses étaient de gros événements. Nous étions loin des *speedboats* et des motomarines qui sévissent aujourd'hui sur le fleuve, de ces malpolis heureux qui prennent d'assaut la place durant les plus beaux jours et qui terrorisent les familles de canards et d'outardes, qui énervent les hérons et les rats musqués, en plus de faire monter le taux de décibels à des niveaux insupportables pour les paisibles riverains.

Depuis toutes ces années, nous n'avons pas beaucoup changé, nous persistons à ignorer ce fleuve qui devrait être sacré. Nos jouets, nos outils, nos comportements sont différents, mais en général, notre insouciance est semblable aujourd'hui à ce qu'elle était hier. Le fleuve, un terrain de jeu, mais à quoi jouons-nous ? Est-ce un plan d'eau réservé aux plaisanciers à moteurs puissants, aux pétarades des *seadoos* ? Le fleuve appartient-il encore aux pétrolières et au pétrole, au gouvernement fédéral ? Aux armateurs ? Nous avons creusé ses chenaux pour augmenter le tonnage des navires, nous l'empêchons de geler en hiver pour prolonger la durée de la saison de navigation, nous voyons à présent de longs bateaux qui s'en vont dans les Grands Lacs, nous admirons des bateaux de croisière de plus en plus gigantesques, nous nous étonnons des cargos hauts de vingt étages de conteneurs dont on se demande combien sont tombés à la mer durant le trajet.

Nous aurons bientôt une stratégie maritime, mais aucun parti politique n'a pensé à rédiger une charte du fleuve, nous n'avons même pas une charte de l'eau. Se pourrait-il qu'en plus, à présent, nous soyons disposés à vendre l'eau ? Sommes-nous prêts à nous vendre en vrac et en bouteille, jusqu'à la dernière goutte ? Si nous disposions d'une charte de l'eau, si nous songions à la nationaliser, si nous savions trouver les mots pour nous saisir du fleuve, nous aurions entre les mains le parchemin de nos souvenirs, le contrat de notre avenir et, surtout, un titre de propriété. Avoir accès au fleuve, pour l'aimer et bien le fréquenter, c'est l'équivalent d'une déclaration d'indépendance. Une voie d'eau, des voitures d'eau, des canards, des quenouilles, de l'esturgeon, des plages propres, des milieux humides, des bélugas, des parcs, des bateaux, des ponts à nous, de beaux ponts, chargés d'histoire, bien entretenus, peints, illuminés, solides.

Enfant, je regardais le fleuve. Sans le savoir, je voyais passer le temps, et dans son cours, tout ce qui allait nous échapper. ■